

Fernand KHNOPFF

La mort du peintre Fernand Khnopff a causé partout un douloureux étonnement. Cet hiver encore, en ces tous derniers temps, on le voyait dans toutes les cérémonies et les fêtes artistiques et mondaines, toujours correct, souriant et affable, ne manquant jamais de décocher un de ces traits d'esprit, de ces calembours, dont il avait le secret et qui lui avaient fait, dans les cercles où il fréquentait, une amusante réputation... En réalité, il souffrait, en silence, sans le laisser paraître. Sa vue s'était beaucoup affaiblie, son état de santé était chancelant... On dut lui faire, la semaine dernière, une opération grave; puis, tout à coup, l'urémie se déclara, et, en deux jours, l'emporta.

Fernand Khnopff ne se destinait pas à la peinture. Fils d'un conseiller à la Cour d'appel, il devait être avocat; mais sa vocation l'entraînait vers les arts; il lutta contre les désirs de sa famille et il en eut vite raison par ses premiers succès.

Dès ses débuts, il s'orienta vers un art intellectuel, idéaliste, délicat et distingué; et, dès ses débuts aussi, il suscita la discussion, tant ses tendances semblaient éloignées du naturalisme habituel de nos peintres. *La Crise*, puis *En écoutant du Schumann*, attirèrent sur lui l'attention, et, bientôt l'admiration. Un peintre vraiment personnel s'affirmait, cherchant dans le sentiment des choses plutôt que dans leur matérialité, l'expression de la beauté. Un séjour en Angleterre fortifia définitivement ces tendances. Khnopff s'éprit de l'art préraphaélite et de leurs disciples, Burne-Jones, Rossetti, Watts. Revenu à Bruxelles, il donna des conférences sur ces maîtres qu'il vénérât et dont il voulut suivre les traces. Parfois, il y apporta un respect un peu exagéré, qui risqua de compromettre sa personnalité. Mais celle-ci, tout de même, s'imposa en des créations subtiles, raffinées, d'un symbolisme dont l'obscurité même n'était pas sans charme.

Ce peintre de chez nous brilla par des qualités qui n'ont rien des qualités originelles de l'école. Un voile de mystère enveloppe ses compositions, dont l'acteur est presque uniformément un type de femme énigmatique. La couleur n'y participe que d'une façon très secondaire. Khnopff n'était pas un coloriste, et ne voulait pas l'être. D'un crayon précis, il dessinait sa pensée, élevée, hermétique souvent, imprécise pour tout autre que lui; et volontiers absorbait-il, avec quelque orgueil, à la garde pour lui jalousement. Il aurait pu prendre pour devise le titre d'un de ses tableaux les plus remarquables : *Du Silence*.

Ce silencieux était un intellectuel très averti, très curieux de toutes les manifestations extérieures. Il écrivit des études très documentées, dont la plus récente fut consacrée à Dante Alighieri; et il fit des vers nombreux, dont il paraissait plus fier que de sa peinture, quoiqu'ils valussent moins qu'elle, assurément.

Très répandu dans le monde des théâtres, il fut le héros de quelques événements mémorables; un surtout, jadis, fit quelque bruit. A un salon des XX, il avait exposé une figure de femme nue, dont le visage ressemblait étrangement à celui de Mme Rose Caron, dont il faisait justement le portrait. L'artiste, outragée — à tort ou à raison — brisa la glace qui recouvrait l'œuvre; Khnopff, qui était présent, acheva le mouvement et, galamment, déchira son dessin, en s'excusant. Peut-être la célèbre sociétaire de la Comédie Française qui, l'an dernier, au Salon des Humoristes, à Paris, lacéra sa caricature, s'était-elle souvenue de ce précédent: l'histoire n'est-elle pas une suite de recommencements?

L'art de Khnopff n'a pas échappé lui-même à ces recommencements... Il s'est souvent répété. Il buvait dans son verre, mais son verre n'était pas grand. Ce verre, en tout cas, était de qualité rare. Avant qu'il se vouât entièrement au symbole et à l'allégorie, avant qu'il créât cette divinité féminine étrange, un peu absconse, qui le caractérisait, Khnopff peignit une série de petits portraits, portraits d'enfants surtout, tout à fait délicieux et qui resteront probablement le meilleur de son œuvre. La naïveté des maîtres gothiques s'y rajeunissait du plus exquis sentiment moderniste, aidé de la science la plus précieuse. Ici la nature guidait et surveillait étroitement la pensée de l'artiste.